LA DÉCOUVERTE

DE

LA VACCINE;

Pièce qui a obtenu l'Accessit au concours de l'Institut;

PAR CASIMIR DELAVIGNE.



PARIS,

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT, RUE DU CADRAN, N°. 16.

1815.

LA DÉCOUVERTE

DE

LA VACCINE.

Quels titres n'ont-ils pas à l'amour des humains,
Ces mortels inspirés dont les savantes mains,
Pour nous de la nature ont déchiré les voiles;
Qui régloient la distance et le cours des étoiles,
Et, sondant l'infini, peuploient ses profondeurs
D'immobiles clartés et de feux voyageurs?
Leur sublime génie, à travers les nuages,
Osa ravir aux cieux le secret des orages;
A l'aide du cristal en prisme façonné,
Divisa les rayons du Soleil étonné;
Expliqua des couleurs les brillans phénomènes,
Et de notre pensée agrandit les domaines.
Mais reculer l'instant qui nous plonge au tombeau,
Des misères de l'homme alléger le fardeau,
Détruire sans retour ce mal héréditaire,
Que l'Arabe a transmis au reste de la terre (*),

(*) On sait que les soldats d'Omar apportèrent la petite vérole en Égypte, d'où elle se répandit dans le reste du monde. (*Encyclopédie.*)

Qui trop souvent mortel, toujours contagieux,
D'une lèpre inconnue a frappé nos aïeux,
Qui n'épargne le rang, ni le sexe, ni l'âge,
C'est le plus beau laurier dont se couronne un sage.

Quelque fois le hasard nous prête son flambeau,
Pour éclairer nos pas dans un sentier nouveau,
Et nous ouvre des arts les régions désertes.
Auteur des grands succès, père des découvertes,
Si jamais il servit des projets destructeurs,
Si d'instrumens guerriers il arma nos fureurs,
Fit accuser les Dieux en nous prêtant la foudre,
Il gardoit à Jenner l'honneur de les absoudre.

Jenner reçut le jour chez ce peuple vaillant,
Indomptable aux Romains, conquis par un Normand.
Au fond du Glocester dont les vertes campagnes
Nourrissent des taureaux les utiles compagnes,
Il opposoit son art à ce fléau cruel,
Tribut que la naissance impose à tout mortel.
Ses bienfaisantes mains prévenoient la nature,
Et déposant au sein d'une heureuse blessure,
Du poison éprouvé le germe moins fatal,
Transmettoient à la fois le remède et le mal (*).
C'est ainsi qu'avant nous les peuples de l'Asie
Préservoient ces beautés, trésors de Circassie,
Qu'un avide intérêt, par ce triste secours,
Aux ennuis du sérail condamnoit pour toujours.

(*) Jenner inoculoit à Berkley lorsqu'il découvrit la vaccine.

Mais c'est peu d'arrêter le torrent dans sa course,
Et Jenner plus heureux en doit tarir la source.
Un jour nouveau déjà vient éclairer ses yeux :
Tandis que dans Berkley ses loisirs studieux
Contemplent les troupeaux des fécondes génisses ;
D'un mal qui le surprend, les fraîches cicatrices
Attirent ses regards toujours observateurs.
« Quelquefois, lui dit-on, de malignes humeurs,
» S'arrêtent sous les chairs de la mamelle ardente.
» Le trayon douloureux que la fièvre tourmente,
» Hérissé de tumeurs, couvert d'un pâle azur,
» Prodigue moins les flots de son lait encor pur (1),
» Et pressé par les doigts du berger trop avide,
» Distille goutte à goutte une liqueur limpide (2).
» Ces venins pénétrans empoisonnent la main
» Qui brise leur prison et leur ouvre un chemin;
» Mais sitôt qu'un pasteur en a senti l'atteinte,
» Il n'est plus tourmenté par la commune crainte :
» Le fléau dont vos soins viennent purger ces lieux,
» Émousse contre lui ses traits contagieux. »
Jenner entend ces mots et sa route est tracée.
Il marche, un but certain dirige sa pensée.
Quel obstacle imprévû l'arrêteroit encor ?
Le génie est sans frein quand il a pris l'essor,
Et dès qu'il voit le but, la carrière est franchie.

Tel aux regards des Grecs, dans les champs d'Olympie,

(1) Le lait moins abondant n'éprouve aucune altération.

(2) La limpidité est un des caractères principaux qui distinguent le bo[n] vaccin. (HUSSON.)

S'élance en frémissant un coursier généreux,
Intrépide aux combats, sans rival dans les jeux.
Ses pieds par bonds légers l'emportent sur l'arène.
Il court, mais que soudain au détour de la plaine
Le but vienne frapper ses regards triomphans ;
Sa vigueur s'en accroît, dans ses brusques élans,
Tout poudreux, de ses flancs il rase la poussière ;
On voit fuir sous ses pas la rapide carrière.
C'est un torrent fougueux, c'est le trait du chasseur ;
Il défîroit les vents, il vole, il est vainqueur !

Ainsi Jenner s'élance où le succès l'appelle.
L'expérience enfin va couronner son zèle :
Par le fer délicat dont il arme ses doigts,
Le bras d'un jeune enfant est effleuré trois fois.
Des utiles poisons d'une mamelle impure,
Il infecte avec art cette triple piqûre.
Autour d'elle s'allume un cercle fugitif.
Le remède nouveau dort long-temps inactif.
Le quatrième jour a commencé d'éclore,
Et la chair par degrés se gonfle et se colore.
La tumeur en croissant de pourpre se revet,
S'arrondit à la base et se creuse au sommet.
Un cercle plus vermeil de ses feux l'environne ;
D'une écaille d'argent l'épaisseur la couronne ;
Plus mûre, elle est dorée, elle s'ouvre et soudain
Délivre la liqueur captive dans son sein.
Puisez le germe heureux dans sa fraîcheur première,
Quand le soleil cinq fois a fourni sa carrière.
Si la douzième nuit a commencé son cours,
Souvent il offrira d'infidèles secours.

A peine les accès d'une fièvre légère
Accompagnent les pas de ce mal volontaire,
Et l'ennemi secret par lui seul combattu,
Chassé de veine en veine, expire sans vertu.

O triomphe immortel dans les fastes du monde !
Beauté, fille des cieux, toi dont la main féconde,
Se plaît à varier ses trésors enchanteurs,
Joint la forme élégante à l'éclat des couleurs,
Imprime au front de l'homme une mâle noblesse,
Et d'un sexe adoré fait régner la faiblesse ;
Ame de la nature et volupté des yeux ;
O toi, dont la fraîcheur sur des traits gracieux,
Brille comme la joie et fuit comme un sourire,
Nous pourrons d'un moment prolonger ton empire !

Mais le bruit du prodige à Londres se répand.
Recueilli dans la plaie, un philtre bienfaisant,
Fixé sur des tissus, prisonnier sous le verre,
Sans perdre son pouvoir traverse l'Angleterre.
Pour Jenner chaque épreuve est un succès nouveau.
Vainqueur, devant ses pas il chasse le fléau.
En vain dans ses fureurs une ignorance altière,
Un bandeau sur les yeux, insulte à la lumière ;
Le fanatisme, en vain contre lui déclaré,
Environne l'erreur de son rempart sacré ;
Où règne la raison, l'erreur est sans défense ;
L'Angleterre examine, approuve et récompense.
L'Anglais, né libre et fier, aime la vérité ;
Il la cherche, il la trouve, il marche à sa clarté.

Estimé des Français, il leur doit son estime ;
Mais avare en tout temps d'un tribut légitime,
Sans accorder l'éloge, il le veut obtenir.
Rivaux, si l'intérêt a pu nous désunir,
La justice en nos cœurs ne dut jamais s'éteindre :
Deux grandes nations s'admirent sans se craindre !

Voyez loin d'Albion ces Anglais courageux,
A travers les écueils, sur les flots orageux,
Du secret de Jenner propageant les merveilles,
Semer sur d'autres bords l'heureux fruit de ses veilles.
Fendez le sein des mers, hardis navigateurs !
Les Autans enchaînés suspendent leurs fureurs ;
Un Dieu veille sur vous, un Dieu doit vous conduire.
Abandonnez la voile au souffle du zéphire,
Le ciel est pur, la nuit prodigue ses flambeaux,
Et les sœurs de Thétis entraînent vos vaisseaux !
Déjà vous atteignez, par delà le tropique,
Le vaste continent que baigne l'Atlantique.
Le vaccin voyageur parcourt ces bords lointains,
Où le moka doré murit pour nos festins,
Et ces vallons peuplés de jeunes bayadères,
Dont Madras a tissu les parures légères.
Il pénètre à Bagdad, aux murs de Bassora
Que le myrthe enrichit des larmes de Myrrha,
Dans ces champs, ou de loin le voyageur admire
Quelques débris épars des grandeurs de Palmire,
Aux lieux où Constantin a fondé ses remparts,
Et sous le ciel glacé de l'empire des Czars.

Mais volons sur ses pas aux rives de la France.

Le bruit de ses bienfaits vainement le devance ;
La folle confiance aux regards effarés
Adopte les récits par l'effroi consacrés.
Des crimes du vaccin quelle absurde chronique !
L'un croit trouver la mort dans ce philtre magique ;
L'autre croit voir sa fille, errante aux pieds des monts,
Fouler, nouvelle Io, le thym et les gazons (1),
Et chacun s'obstinant dans l'erreur qui l'obsède,
Veut expirer du mal, par la peur du remède;
Un plus hardi paroît, et seul mieux inspiré,
Hasarde un premier pas trop longtemps différé.
Son audace est heureuse, un autre se rassure ;
Un troisième après lui veut tenter l'aventure.
Chaque jour est marqué par de nombreux essais :
Paris donne l'exemple au reste des Français ;
Aux leçons de Paris la province est docile,
Et bientôt le village ose imiter la ville.

Loin du toît fastueux par le riche habité,
J'ai vu dans les hameaux la sainte humanité,
A des travaux pieux consacrant ses lumières,
De la contagion affranchir les chaumières :

Quand sous l'humble clocher du temple villageois,
L'airain qui frappe l'heure avoit frémi deux fois ;
Vêtu, comme aux beaux jours, de sa blanche tunique,
Le chantre précédé d'un tambour pacifique,

---

(1) Quelques habitans de la campagne, même dans les environs de Paris, ont poussé la folie jusqu'à croire que le vaccin pouvoit leur faire prendre la forme de l'animal qui le fournit.

Du docteur redouté proclamoit le retour ;
Femmes, enfans, vieillards se pressent à l'entour.
Ce mortel si terrible à leurs yeux se présente.
Ses regards paternels dissipent l'épouvante ;
Il rassure la mère, il sourit aux enfans,
Il prédit au vieillard qu'il doit vivre cent ans.
Sous le chaume bientôt la foule se rassemble ;
On entre, on est assis, de nouveau chacun tremble.
Ils répondent par ordre à l'appel du pasteur ;
Une bourse à la main, de loin le bon docteur
Montre au plus intrépide un prix de sa vaillance ;
Le magister sourit d'un air de défiance,
Et les traces d'un mal, qu'il a trop mérité,
Ont gravé sur son front son incrédulité.
L'instant fatal approche ; il faut qu'on se décide...
Des assistans nombreux, quel est le moins timide ?
Qu'il se signale !... Il vient ; tous au fer menaçant
Vont offrir tour à tour un bras obéissant.
Debout au milieu d'eux le Nestor du village,
Tout bas par ses discours échauffe leur courage.
Une mère l'écoute, et les pleurs dans les yeux,
Inquiète, à son fils adresse ses adieux,
Le présente au docteur et soudain le retire,
Puis le présente encor, se détourne et soupire.
L'un affecte un grand cœur que son trouble dément ;
L'autre rougit, pâlit et pleure franchement ;
Leur voisin en héros affronte la piqûre,
Après ce bel exploit, plus fier de sa blessure,
Qu'un vieux soldat français mourant pour son pays
Dans les champs de Rocroi, de Lens ou d'Austerlitz.

Cependant à regret leur bienfaiteur les quitte.
Quelques jours écoulés, un soir il les visite.
Ce n'est plus la terreur qu'il fait naître aujourd'hui :
Ses malades charmés sautent autour de lui ;
Le plus jeune d'entre eux l'embrasse et le caresse ;
Leurs visages vermeils respirent l'allégresse ;
Ils devancent ses pas d'un air leste et dispos.
Leurs complimens naïfs, leurs aimables propos,
La verdeur des vieillards, la fraîcheur de leurs filles,
La joie et la santé de toutes les familles,
Attestent le pouvoir d'un art libérateur,
Et tous, sans le connoître, en bénissent l'auteur.

Que son nom respecté vive dans la mémoire ;
Qu'il brille à tous les yeux d'une innocente gloire ;
Que le pauvre l'apprenne au fond de son hameau,
Et que le foible enfant le bégaye au berceau.
Par tes soins, ô Jenner, l'humanité respire !
Du trépas ton génie a resserré l'empire.
Le mortel, plus tranquille au déclin de ses ans,
Sans crainte peut jouir de ses derniers instans.
Plein de jours, il s'endort plutôt qu'il ne succombe,
Et la contagion n'a pas creusé sa tombe.
Ce monstre inévitable armé d'un trait mortel,
Ne poursuit plus le fils dans le sein maternel.
L'époux ne verra plus une lèpre jalouse
Dévorer sans pitié les traits de son épouse,
Et chassant de ses yeux la clarté qui nous luit,
La condamner vivante à l'éternelle nuit.
De tes rares travaux, admirable puissance !
Tout ce vaste univers en ressent l'influence ;

Le présent, l'avenir ont part à leurs effets ;
La vie et la beauté célèbrent tes bienfaits.

O mon pays, ô France, immortelle patrie
De la valeur, des arts, de la galanterie,
Toi, que mon cœur adore et voudroit honorer,
Quels beaux siècles pour toi semblent se préparer !
Je vois de toutes parts une race nouvelle
S'élever dans ton sein plus nombreuse et plus belle.
La nature vaincue en respecte la fleur.
Plus tard étincelans de grâce et de vigueur,
Ces jeunes nourrissons peuplent tes champs fertiles ;
Laboureurs au village, artisans dans les villes,
Par l'équité sévère armés du fer des lois,
Admis à la tribune à discuter nos droits,
Ardens, prêts à donner tous les trésors de l'Inde,
Pour les lauriers de Mars ou les palmes du Pinde !
Croissez, nobles enfans, l'espoir du nom français,
Par la guerre illustrés, soyez grands dans la paix.
Si quelque roi jaloux insulte à votre gloire,
Couronnez votre front d'une double victoire :
Régnez par les beaux arts sur ses peuples soumis,
Et restez sans rivaux comme sans ennemis.

